Document generated on 09/24/2024 1:37 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Au delà des illusions

Cent petits textes comme les cent passagers d'un train

Hugues Corriveau, *Autour des gares*, Québec, L'instant même, 1991, 227 p.

Martin Thisdale

Number 64, Winter 1991–1992

URI: https://id.erudit.org/iderudit/38514ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Thisdale, M. (1991). Review of [Au delà des illusions : cent petits textes comme les cent passagers d'un train / Hugues Corriveau, *Autour des gares*, Québec, L'instant même, 1991, 227 p.] *Lettres québécoises*, (64), 26–26.

Tous droits réservés © Les Éditions Valmont, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Hugues Corriveau, *Autour des gares*, Québec, L'instant même, 1991, 227 p., 15,95 $

Au delà des illusions

Cent petits textes comme les cent passagers d'un train.

NOUVELLE
Martin Thisdale

AU SALON DU LIVRE DE QUÉBEC, en avril dernier, notre collaborateur Hugues Corriveau se méritait le prix Adrienne-Choquette pour un premier recueil de nouvelles intitulé *Autour des gares*. L'auteur en était à son seizième ouvrage. Il a investi toutes les formes d'écritures littéraires, poésie, roman, essai, critique, publiant la majorité de ses écrits aux Herbes Rouges, dont *Les Chevaux de Malaparte* (roman), *Écrire un roman* (essai) et, plus récemment, *Ce qui m'importe* (poésie). Il a également œuvré dans le milieu de l'édition, notamment à la *Nouvelle Barre du Jour* où il fut directeur de collection, et il enseigne présentement le français et la littérature au collège de Sherbrooke.

Autour des gares contient un nombre impressionnant de nouvelles fort brèves, cent plus précisément, qui se déroulent, on l'aura deviné, dans des lieux ferroviaires tels que gares, compartiments de trains, hôtels de gares, etc. Dans chacun des textes de ce recueil, on retrouve une citation de *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust, procédé qui confère à l'œuvre une certaine originalité.

Pendant des lunes, la gare a revendiqué un espace privilégié dans la littérature — on retiendra plus particulièrement les noms d'Agatha Christie et d'Émile Zola — et dans l'imaginaire collectif alimenté de romantisme et d'adieux sur un quai de gare.

La notion de déplacement est ici mise à contribution avec tout ce que cela comporte d'exotisme, de rêves de voyages inhérents au regard de l'enfant qui a toutefois l'heureuse idée de ne pas se complaire dans la naïveté ou l'idéalisation excessive.

Au niveau spatio-temporel, ce lieu joue un rôle de convergence. Il fait s'entrecroiser plusieurs destins et confirme la solitude des êtres dont les sentiers ne coïncident pas toujours. La mobilité s'oppose à l'immobilité, sorte de mort symbolique réservée à celui qui ne part pas, inconscient que «la vie est ailleurs».

L'auteur veut explorer les dessous de l'image et révéler ce qui se cache derrière les apparences, aussi idylliques soient-elles. La gare, c'est également les prostituées, les travestis, les enfants abandonnés ou maltraités, la misère, la malpropreté, etc.

Dans la première partie du recueil, qui s'intitule «Et la cruauté parfois», la curiosité et la désinvolture voisinent avec la trahison et le sadisme. La cruauté vient autant de l'enfant que de l'adulte ou du destin. Elle prend les visages d'êtres humiliés, d'enfants battus ou mutilés, d'animaux torturés, etc. C'est la partie du recueil qui touche le plus à la mort, laquelle est perçue à la fois comme angoissante et enivrante et se confond parfois avec le jeu. Pourtant, les peurs innocentes de l'enfance commencent déjà à céder le pas à des interrogations plus existentielles où une certaine conscience du futur et de la mort se précise alors que des amis ayant attaché un chat sur une voie ferrée viennent constater les résultats de leur méfait après le passage du convoi :

> *Et nous le vîmes, presque tragique, ruiné. Je pris peur. Je ne sais trop pourquoi, mais j'ai cru lire à cet instant, comme les anciens aruspices, quelque prédiction sur ma vie, ici «dans la profondeur organique et devenue translucide des viscères mystérieusement éclairés[1]». Sans attendre les autres, je m'enfuis. Je voulais retrouver la tranquillité des jours d'avant ; j'aurais voulu n'avoir pas vu. Mais cela est resté. Je porte cette vision encore, chaque fois qu'un chat s'approche de moi, chaque fois qu'il me regarde, chaque fois qu'il me semble porter en lui toute mémoire.*
> «Les viscères du chat», p. 48.

La vie comporte également ses moments de plénitude et justifie, dans «La beauté est une suite d'hypothèses», deuxième partie du recueil, une recherche d'absolu perdue d'avance qui se frotte constamment à la laideur, à la médiocrité, aux actes manqués, etc. Des soupçons d'humour et d'ironie douce tempèrent quelque peu la dureté du propos.

La troisième partie du recueil, intitulée «Trompe-l'œil», s'intéresse aux apparences, aux illusions, aux désillusions surtout, et met en relief ce paradoxe qu'est l'être humain ainsi que ce mensonge que peut constituer la vie qui fait bon ménage avec la dissimulation et la superficialité.

«D'étranges façons», quatrième et dernière partie, prend un ton plus surnaturel qui ressort à travers des situations qui contrastent avec «l'uniforme ennui» «Les messieurs du bordel », p. 198 du quotidien. On sent chez certains personnages une difficulté à assumer la mort, et par ricochet la vie, ce qui se manifeste par des appréhensions à voir disparaître les êtres et les lieux aimés. Bref, un attachement au passé et une hantise de l'avenir que l'auteur semble vouloir malgré tout dépasser :

> *Je rentrai à la maison en pleurant et je dis à ma mère que nous avions perdu notre père. Elle s'affola immédiatement et crut à la mort. Mais sans train, moi je savais bien ce que cela signifiait. Aussi, quand il n'entra pas ce soir-là ni le soir suivant, ce n'est pas pour rien que je me mis à surveiller la gare pour ne pas manquer le jour où elle allait aussi disparaître.*
> «Quand la gare disparaîtra», p.188.

La gare, lieu traditionnellement romantique, en devient un de réflexion et de dénonciation. Le traitement hyperréaliste dont elle fait l'objet ne lui enlève toutefois pas son mystère ni son charme, un charme plus conscient des réalités quotidiennes. La gare fera rêver et écrire encore, qu'on se le dise !

1. Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, tome II, Paris, Gallimard, collection «La Pléiade», 1954, p. 760.